Document généré le 24 avr. 2024 14:34

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

Rencontre avec Bernadette Renaud

Danièle Simpson

Volume 1, numéro 4, hiver 1978

URI : https://id.erudit.org/iderudit/25951ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Simpson, D. (1978). Rencontre avec Bernadette Renaud. *Lurelu, 1*(4), 10–11.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1975

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Rencontre avec Bernadette Renaud

par Danièle Simpson

Bernadette Renaud a 32 ans. Elle est l'auteur d'*Emilie, la baignoire à pattes*, livre qui a reçu en 1976 le prix de littérature jeunesse décerné par le Conseil des Arts du Canada.

Depuis deux ans, elle n'a cessé d'écrire pour les enfants : 20 contes de 16 pages pour les 6-7 ans chez Le Sablier dans la collection Tic Tac Toc. Dont sept parus en mai, sept qui sortiront en novembre de cette année et six autres en janvier 1979. A l'automne également, les éditions Fides feront paraître, dans la collection le Goéland, un roman pour jeunes de 11 à 13 ans : *le Chat de l'Oratoire*.

C'est elle qui au tout début de notre rencontre a donné le ton à l'entrevue.

Bernadette Renaud — Tu sais, j'écris parce que j'ai une idée qui me plaît. Quand j'écris je me sens comme un poisson dans l'eau. C'est tout ce que je sais. Je ne me pose pas de questions, je ne me décortique pas. J'écris pour les enfants : ils aimeront ou n'aimeront pas. Je ne pourrais pas te donner toutes sortes de justifications de ma façon d'écrire. Je n'ai pas trouvé, non plus, de façon idéale de procéder. J'ai simplement trouvé la mienne.

— Et comment écris-tu ?

B.R. — Je veux que ce que j'écris soit vivant. Les enfants ne s'imposent pas de lire un livre où il y a des temps morts. Le défi se renouvelle donc de page en page. Il faut que ce soit suffisamment vivant pour captiver mon lecteur. Alors je me mets dans la peau de mon personnage, j'y crois. Sinon, comment les autres y croiraient-ils ? Quand j'écris pour les plus jeunes, j'adapte le vocabulaire au public, mais ma façon de raconter une histoire ne change pas.

Le plus beau compliment qu'on puisse me faire d'ailleurs, c'est de me dire que mes contes peuvent être lus par des enfants de tout âge, par leurs parents et leurs grands-parents. Ca veut dire pour moi que mes livres sont humains.

— Connais-tu les réactions des enfants à tes livres ?

B.R. — Oh oui ! Depuis novembre dernier, j'ai rencontré 2 500 enfants de 5 à 13 ans. Dans des expositions de livres, dans les écoles, classe par classe. En général ils ont beaucoup aimé *Emilie*.

Dès la première rencontre j'ai trouvé leur contact passionnant. Ils sont tellement spontanés. Ils disent vraiment ce qu'ils pensent, si ça leur plaît ou non. Je me suis rendu compte que ça m'était facile d'être en relation avec eux. Et ça m'a tellement stimulée qu'en revenant j'ai terminé *le Chat de l'Oratoire*. Les enfants étaient impatients de lire mon prochain livre, ils me le disaient, ça m'a donné l'élan qu'il me fallait pour l'achever. Je les sens présents. C'est important pour quelqu'un comme moi, qui écris dans son coin, de rencontrer son public, de se rendre compte qu'il est vivant, critique, que les livres qu'on écrit pour lui servent à quelque chose.

— Crois-tu que les enfants aient autant besoin de rencontrer les auteurs que les auteurs les enfants ?

B.R. — Les besoins sont bien différents. Les professeurs me disent qu'après mon passage dans leurs classes les enfants se sentent très stimulés, qu'ils ont envie de lire. Ce n'est pas parce que c'est moi, c'est parce que c'est un auteur.

Rencontrer un auteur, pour eux, c'est le démystifier. Ils me demandent : Comment écris-tu ? Avec un crayon, un stylo? Combien d'heures ? Ecris-tu toute la nuit aussi ? C'est souvent la première fois qu'ils parlent avec quelqu'un qui fait le métier d'écrire : ils sont curieux. Est-ce que je suis vieille ou jeune, grande ou petite ? Ils vivent autant avec l'auteur qu'avec le livre.

Plus que tout autre moyen de communication, le livre me semble une entreprise de solitaire. On est seul quand on écrit, seul quand on lit. Je pense qu'il est bon de briser un peu cette solitude. L'auteur a besoin d'expériences, de rencontres. Moi en tout cas j'ai extrêmement besoin de me nourrir de ce qui se passe pour avoir des idées. C'est au moment des échanges qu'elles me viennent, justement.

— Tu as commencé à écrire à 28 ans ? Y pensais-tu depuis longtemps ?

B.R. — J'ai toujours voulu écrire, mais j'attendais d'avoir un peu vécu pour avoir quelque chose à dire. Presque tous les métiers que j'ai exercés avant de devenir écrivain étaient en rapport avec les enfants. De 18 à 24 ans, j'ai enseigné et j'ai travaillé dans une bibliothèque d'école. J'ai rencontré des enfants de cinq à 17 ans durant cette période. En même temps je travaillais sur des terrains de jeu et j'ai été cheftaine louveteau pendant quatre ans.

Puis, à 24 ans, j'ai abandonné le milieu de l'enseignement. Pour être prof, je crois qu'il faut avoir la vocation. Moi, au fond, je voulais écrire. Je suis donc venue à Montréal. J'ai étudié pendant deux ans et j'ai fait un DEC, option psychologie. Puis j'ai travaillé quatre ans à la promotion du livre technique et scientifique. C'est là que j'ai entendu dire qu'on avait besoin d'auteurs pour les enfants. Je me suis dit : ça y est, je vais commencer à écrire. J'étais sûre que ça marcherait. J'attendais d'écrire depuis trop longtemps. Je m'étais dit que si à 30 ans je n'avais rien écrit, je tournerais la page et n'en parlerais plus jamais. Je pense que je me suis fait tellement peur que j'ai été forcée d'agir. J'ai donc commencé à écrire à 28 ans. Quand j'ai eu terminé *Emilie*, j'ai senti que j'avais pris une orientation irréversible.

— As-tu du mal à écrire ou est-ce facile ?

B.R. — Je n'ai pas de difficulté à commencer une nouvelle histoire. Quand je commence c'est que l'idée a eu le temps de mûrir et que je me sens prête. J'ai de la matière, mon plan est fait. Ce qui m'angoisse, c'est le moment où je bloque alors que tout allait bien. Plus j'écris, plus je deviens exigeante pour le texte que je suis en train de faire. Je peux donc, en pleine élaboration, me rendre compte que le chapitre que j'avais prévu ne fait

plus l'affaire. Il faut alors que je me remette à repenser le fond alors même que j'en suis à la forme.

— Tu travailles de façon très structurée ?

B.R. — Oui maintenant je travaille comme ça. Après expérience. Le premier livre, *Emilie*, je ne l'ai pas fait comme ça. Au début, il devait avoir 16 pages. A la fin, il en avait 100. Il était donc difficile d'avoir une méthode rigoureuse. Je travaillais le jour, j'écrivais le soir. Ca m'a pris deux ans. Comme je n'avais pas encore de méthode de travail, je pouvais passer quatre mois sans écrire une ligne. C'était affreux, mais c'était un premier livre, je ne savais pas comment partir, comment élaborer un plan; j'avais commencé à écrire sans prévoir ce que j'avais à dire. C'est la pire chose qu'on puisse faire. Maintenant, je prends mon temps, je pense d'abord au plan puis je me mets à rédiger. Ca va beaucoup plus vite comme ça.

Je travaille toujours à trois ou quatre projets en même temps. Pour ne pas me mettre à sec. Je passe environ quatre semaines à un projet puis je le mets de côté, au profit d'un autre. Quand j'y reviens, je vois tout de suite ce qui ne va pas. J'essaie aussi de briser la routine en allant rencontrer des enfants; ça m'aère l'esprit.

— Peux-tu vivre de ce que te rapportent tes livres ?

B.R. — Non, pas encore. Je crois qu'il faut en avoir plusieurs sur le marché et même à ce moment-là je ne sais pas si c'est possible. Les émissions pour enfants à la télévision rapportent plus que les livres, mais je crois que c'est un travail d'équipe, ton texte ne t'appartient pas entièrement et je ne sais pas si j'aimerais ça.

Prends les contes du Sablier, par exemple. J'en ai fait 20. J'avais des échéances à respecter. J'ai trouvé ça essoufflant. C'est créateur, mais astreignant au possible. Ce n'est pas toujours l'auteur qui décide des retouches, des personnages à retrancher ou à ajouter. Ces contes n'ont que quelques lignes par page, on pourrait croire que c'est simpliste à faire, mais ce n'est pas vrai. J'y ai beaucoup travaillé. Il me fallait d'abord un plan d'ensemble. Quel est le monde de l'enfant ? Que lui arrive-t-il ? Qui côtoie-t-il ? Quels sont ses drames ? Je voulais autant de personnages féminins que masculins. Prévoir tout ça demande un effort. Ca m'a pris beaucoup de temps. Maintenant j'ai envie de faire autre chose.

— Il y a très peu de livres pour les tout jeunes faits au Québec. Tu devais au moins avoir l'impression de répondre à un besoin ?

B.R. — Oui et cet aspect-là me plaisait. Les neuf Tic sont sortis en mai dernier. Je suis allée les montrer en classe et les enfants ont eu des réactions qui m'ont payée de tous mes efforts. Ils se reconnaissaient dans les personnages que j'avais créés. C'est très important pour moi l'identification que mes textes permettent. Je trouve ça merveilleux qu'un petit de cinq ans lise un conte et dise : c'est moi ça. Par exemple qu'il se reconnaisse dans Martin, qui du lundi au vendredi a toutes les peines du monde à se lever parce qu'il est toujours fatigué, mais qui voit miraculeusement revenir son énergie les samedis et dimanches matin.

— Tu parles des enfants avec beaucoup de complicité, d'affection.

B.R. — Je ne sais pas comment on peut écrire pour les enfants sans les aimer beaucoup. Surtout quand on écrit pour les plus petits et qu'il est nécessaire de faire de petites histoires tranquilles, avec des mots simples qu'ils comprennent. Il faut aussi aimer les enfants pour savoir comment ils perçoivent les choses.

J'ai écrit un conte au sujet d'une petite fille qui a eu de très mauvaises notes en classe. Elle rentre de l'école très inquiète de la réaction de ses parents. Quand elle arrive à la maison, elle rencontre sa mère qui, elle, rentre du bureau, et de très mauvaise humeur. La journée s'est mal passée, les ennuis ont succédé aux ennuis. Arrive à son tour le père qui, lui aussi, bougonne. La petite fille se rend compte que les adultes aussi ont des journées où tout se passe de travers et ça la réjouit. Il faut aimer les enfants pour comprendre la portée des événements pour eux.

— Es-tu féministe ?

B.R. Oui, en ce sens que je pense que tant que l'un et l'autre sexe ne pourra pas se tenir debout tout seul on n'arrivera à rien.

— Qu'est-ce que ça veut dire : se tenir debout tout seul ?

B.R. — Savoir ce que l'on veut. Ne pas supporter que les autres te tombent dessus et ne pas taper sur la tête des autres. Je ne veux absolument pas, quand j'écris, répéter des stéréotypes sexuels. Je veux créer des personnages de femmes qui ne soient pas que des mères et des personnages d'hommes qui soient présents dans leurs familles, pas continuellement "partis travailler".

Dans *Emilie*, il y a cette préoccupation. Emilie change de fonction. Elle a vécu toute sa vie dans une salle de bain. Quand elle en sort, sa première idée est d'y retourner. Elle réussit à revenir dans la maison deux fois de suite. La première fois elle réintègre la salle de bain, la seconde fois elle s'installe dans la cuisine parce que la souris lui a dit que c'était plus grand. A deux reprises elle est expulsée de la maison. Ce n'est qu'au deuxième échec qu'elle se rend compte qu'elle peut changer de fonction et qu'il est fou de vouloir retourner dans un univers aussi clos que la salle de bain. Elle se transforme donc en magnifique pot de fleurs.

Certains enfants m'ont demandé pourquoi les objets parlaient dans toutes les pièces de la maison, sauf dans la cuisine. Je ne m'en étais pas aperçu, mais en y réfléchissant bien il me semble que la cuisine soit la pièce par excellence de l'aliénation. Et quand tu es aliéné, conditionné, tu n'as pas le goût de parler. Pour parler, il faut d'abord être conscient, il faut déjà avoir une perception de soi.

— Plus je t'écoute, plus je me rends compte que tes personnages n'agissent pas pour agir simplement, mais sous l'impulsion de motivations intérieures.

B.R. — C'est vrai. Je ne pourrais pas écrire des romans d'aventures pour le plaisir de l'aventure. D'après moi, une histoire doit tourner autour d'émotions. Mes personnages se parlent entre eux. Ils discutent. Puis ils agissent. D'ailleurs, dans mon plan, la pensée et l'action sont décrites en bleu et en rouge pour que l'une n'empiète pas sur l'autre. L'une suscite l'autre, il y a une logique des émotions qui mène à l'action.

Quant à moi, j'écris parce que j'en ressens le besoin et j'écris ce que je ressens. Pour être heureux, il faut comprendre, c'est-à-dire faire des liens entre les choses, grâce à la sensibilité. Ce n'est pas la connaissance, c'est l'émotion, la vie.